

Sa vie n'est pas autre chose : la mort. La mort est toujours moins une, moins simple qu'on ne l'imagine. Elle résiste à l'appartenance, elle sub-siste au-delà de l'appropriation. Elle reste encore. Il y a toujours *plus de mort*, que celle déjà identifiée. Et la/une femme qui se soustrait à l'identifiable menace donc — de mort. Un résidu à l'aménagement de la représentation : elle vit dans la mort.

Elle n'en meurt pas. Sinon comme sujet. Cette vie dans la mort entretient la mort qu'est la vie de l'esprit, une mort qui (re)donne la vie de ce que l'autre qui l'étaye n'est pas encore réellement mort(e). Seulement comme sujet : ce dont se sustente celui du discours. Que son envie de nourrir se trouve une autre fin, ce sujet devient exsangue.

Elle nourrit. Ou encore : elle pâtit, elle souffre, elle jouit, voire elle menace. Elle — affectée d'un prédicat sans objet. Elle — objet de la prédication. Le projet quasi inversé de la prédication : un sujet absolu qui subit de la prédication dans l'absolu. Et, en apparences, immédiatement. Alors que le sujet — un sujet — diffère son rassemblement en totalité dans l'enumeration et l'articulation de ses propriétés. Elle suppose de la prédication sans en être à strictement parler marquée : elle ne se détermine pas dans l'application de telle ou telle qualité. Elle sub-siste « en elle-même » sous le discours. Ce qu'on aura aussi appelé matière première.

De cette réserve, naissent toutes les formes. Elle met au monde, elle « produit ». D'entre ses lèvres vient au monde toute nouvelle figure : un embras(s)ement se détache du se toucher et devient « visible ». Mais une fois, une seule fois, et un instant seulement : la beauté. Ensuite, ou à défaut, la répétition, les voiles. A moins d'une réalité divine.

« Discerner les beautés d'un ouvrage — aucun savoir, aucune bonne volonté n'y suffisent : il faut bien le plus rare et le plus heureux des hasards pour qu'une fois le voile des nuages vienne à se retirer de ces cimes, et qu'elles nous appaissent embrassées de soleil. Il ne faut pas seulement que nous nous trouvions juste à l'endroit voulu pour le voir ; il faut encore que notre âme elle-même ait retiré le voile de ses

propres sommets, et qu'elle ait besoin d'une expression et d'une parabole extérieures, comme pour avoir un appui et devenir maîtresse d'elle-même. Mais il est si rare que tout ceci coïncide, que je croirai volontiers que les suprêmes sommets de tout bien, qu'il s'agisse d'une œuvre, d'une action, de l'homme, de la nature, sont demeurés quelque chose de caché et de voillé aux yeux de la plupart des meilleurs : mais ce qui se dévoile à nous, *se dévoile à nous une seule fois!* Les Grecs priaient sans doute : « Que tout ce qui est beau revienne deux ou trois fois ! » — Hélas ! ils avaient une bonne raison d'invoquer les dieux, car la réalité non divine ne nous donne absolument pas le Beau ou elle ne l'accorde qu'une seule fois ! Je veux dire que le monde abonde de belles choses, mais n'en est pas moins pauvre, très pauvre en beaux instants et en belles révélations de pareilles choses. Mais peut-être cela fait-il le charme le plus puissant de la vie : elle est couverte d'un voile tissé d'or, un voile de belles possibilités, qui lui donne une allure prometteuse, réticente, pudique, ironique, apitoyée, séduisante. Oui, la vie est femme ! » (*Le Gai Savoir*, 339).

Le possible qui se réserve, la pudeur qui se garde, la séduction qui se dérobe et promet — réticente, ironique, apitoyée — à se donner : la vie comme femme.

Le retour du refoulé, en la maintenant dans le refoulé. Sous le voile tissé d'or. Elle ne se donne donc que récemment d'un enveloppement de valeurs déjà ailleurs et autrement définies qu'en elle(s)-même(s). La beauté — la naissance de la forme s'y perd. Ce (se) toucher qui devient apparence n'aura plus lieu. Sinon dans certains mythes d'origine : Dieu créerait encore l'homme en le modélant entre ses mains. Acte déjà, déjà vouloir ? Sa répétition dans l'art ? Pour elle, il faudrait « le plus rare et le plus heureux des hasards ». Pour elle ? Ou pour qu'une « âme » la discerne, ayant « retiré le voile de ses propres sommets » et ayant l'besoin d'une expression et d'une parabole extérieures, comme pour avoir un appui et devenir maîtresse d'elle-même ».

L'âme — le repli de la femme dans une intérriorité qui ne suffit que par la médiation des formes, et pour devenir

maîtresse d'elle-même dans l'appropriation d'une production. La féminité de l'âme? Le déclin du plaisir de la femme, même si quelque coïncidence, mais « si rare », parfois rappelle — révélation — son rapport « générique » à la beauté.

Mais, alors, une seule fois! Les Grecs priaient sans doute : « Que tout ce qui est beau revienne deux ou trois fois! »

— Hélas! ils avaient une bonne raison d'invoquer les dieux... Car la répétition l'empêche justement de revenir. La répétition tisse le voile d'or qui recouvre la beauté. Que ce soit le charme le plus puissant de la vie, peut-être... C'est dire que le suspens l'emporte en attrait sur le plaisir. Qu'il est devenu plaisir : l'attente, désirable dans la maîtrise, de dieux qui ne reviendront plus.

La coupure entre dieux et hommes : l'interdit-l'impossible de la volupté dionysiaque, le quasi-renoncement à l'enchantedement d'Apollon, sauf à y privilégier la valeur de masque dans l'identification, et en oubliant ce que ces dieux occultaient déjà, n'est-ce pas ce qui prétend s'universaliser sous la loi de la castration? L'identité s'y marque par la propriété du nom, économie morphologique qui laisse déjà dans un passé antérieur l'individuation naissante d'une forme-figure singulière : apparente, et encore tangible. Belle, et aussi de cette fragilité qui lui vient de ne plus toucher au tout : d'être distinguée comme telle dans le moment où elle apparaît la première fois. Mais morte de (cette) naissance?

La mort relayée par tout un enchaînement de combinaisons logiques / la mortalité d'une forme venant de sa séparation d'avec la « terre » qui soutenait sa croissance. Son érection pleinement visible, dans un détachement solitaire et menacé de mort par cette coupure de son « enracinement ». Sub-siste la mort-vie qui n'atteint pas renoncer, à l'individualisation pour se gander dans le se toucher, la proximité, la simultanéité,... Elle demeure, proche, mais étrangère à la maîtrise, à toute forme (de) relève dans la représentation, toujours menaçante. Enfouie au plus « profond », primitive-ment, dans les marécages de l'oubli.

Se refoule ensuite le surgissement de l'apparence, belle ensemble. Après : sa reprise dans des formes abstraites, éternelles de n'avoir pas eu de commencement, ni belles ni

lades vraies (bien nées), et dont la justification est d'éviter la douleur et le plaisir, la violence encore sensible, la dépense, une proximité sans distinction... le sang. Refus, négatifs, inaugurant l'ordre éthico-politique du patriarcat?



C'est à une femme — à l'autre — que sera prêtée la sanction de nécessité de cet/son enterrement. Une femme, en vérité : de réalité divine. Une divinité conçue dans la tête du Dieu des dieux. Bien née — sans mère.

L'idéal féminin — la féminité de la femme servant de médiation entre les entrailles de la terre et le dieu le plus céleste : la tête des dieux. Dont elle serait la fille, venue au jour sans avoir jamais connu les ténèbres du sein maternel...

la femme engendrée par le seul père — l'opération de rétirement des valeurs dans la pensée de l'homme-père. Si dissimule le secret de la production de l'idée — la femme. Conception, de nature toute spirituelle, qui ressoule et délie celle qui du sang encore se souvient. La féminité en est la caution. Assurant, mais aussi en tant que médiation possible, la rupture des rapports entre la femme-mère et l'homme-père.

La féminité — dédoublement de la pensée du Dieu pour l'assister dans la totalité de son œuvre (« Au regard de ce que je compte faire durant les dix prochaines années, j'ai besoin d'eux », *Lettre à P. Gast*, 4 mars 1882). Demeurant entre : les dieux d'en haut, les hommes, les dieux d'en bas. Ménaçant le lieu de chacun, arbitrant les conflits, surveillant les jenes entre ceux qu'anime un violent amour de la renommée... Conciliatrice, bienveillante... Séduisant tout et tous dans l'apaisement de la « justice » : pensée du milieu. Ni anarchiste ni despote. Intervalle de neutralité. Du moins aux apparences. Car « Mon cœur toujours — jusqu'à l'hymen du moins — est tout acquis à l'homme : sans réserve je suis pour le père » (Eschyle, *Les Eumenides* 737-738).

la féminité — l'intermédiaire indispensable au père pour faire prévaloir sa loi. Le simulacre qui fait passer le faux dans le vrai, efface la différence entre, lui substitue un espace-

même de femme : la neutralité de la féminité. Dont le Dieu créateur. Se donner pour – ce qu'il n'est pas. Ce qui sera prêt aussi à sa mort, cet appétit sera sa réalité la plus divine. La vie comme féminité – le contraire. Tout est fait pour y amener.

La femme – le scénario de la production du sophisme. Du « mensonge » de l'oracle, du rocambole de dissimulation dans la grande d'un dieu : Apollon attestant que la mère a quitté de Zeus Olympia, injonction plus parfaite que ceux qui engendra jumais une déesse (*Idem*, 658-666).

Un phantasme du père des dieux, prêt au Dieu, dédié dès lors du droit de chacun. Et, comme la femme la plus divine n'entend pas grand-chose au discours de la vérité, elle répète son rôle parfaitement : « Je n'ai point eu de mer pour me mettre au monde. Mon cœur est tout aquis à l'homme, etc. » (*Idem*, 156 et sq.). A l'homme près.

« Du côté du père », la copulation n'a plus lieu. La femme reste « étrangère », et conserve, nourrit « la jeune poussée » pour autant qu'un « dieu n'y porte pas atteinte » (*Idem*, 658-659). L'homme, produire du seul germe mâle. « Eh quoi ! serais-je donc, moi, du sang de ma mère ? » (*Idem*, Apollon, 666). La femme aussi. Cette erreur génétique entraîne toute la scène de la vérité dans le semblant : le règne de la féminité. Raisonnable, speculative même, un peu belliqueuse : tout amée, mais néanmoins médiatrice. Entre le bas et le haut, et tous les extrêmes, mais le sens se projetant toujours du même point. Ce qui fait cercle ?

La féminité fait système avec l'ordre patriarcal. Dissimulation de la femme dans la pensée du père. D'où elle s'en-gendre toute revêtue – aussi d'armes. Voilée, dérobement de la femme. Elle ne se toucherait plus. Seul, le visage (se) voit. Elle en mots audibles pour tous – les citoyens. La féminité de ses revêtements, elle sait attirer et capter dans les plus multiplie. Elle calcule ses effets, ses coups...
 102

Mais l'incarnation qui chante, mumble, chante – l'impossibilité de dire nettement, de faire ensemble, sans ensemble, l'une et l'autre sans discernement, distinction inévitable, et « style » d'évocation, l'homme, lui fait défaut. Fille du seul père, elle répète son discours sans trop comprendre, accomplies la loi en la faisant passer paroua, au milieu de tout, intermédiaire entre tous. Jusqu'à l'irriguer, où son charme suppose à la violence. Du moins en apparences. Se donne pour... Un meutre a eu lieu – la féminité apaise la colère, appelle l'oubli du sang, endort la vengeance par de bonnes paroles, nomme les hommages, les honneurs, le culte, les rites, les sacrifices, un silence religieux, pour peu que les « enfants nifondes de la féconde Nuit » se retirent dans un « autre terrain », « propices et loyales envers ce pays » (*Idem*, 104-105). La féminité redouble l'enterrement de la mère par celui du dieur. Pour que l'emporte Zeus, « le dieu de la parole » (*Idem*, 974).

Il lui fallait cette persuasion pour vaincre les sauvageries d'une nature encore résistante à la logique de la vérité. Les grognements, les cris, les grognements, les aboiements, les rôches injurieuses – et aux dieux... –, la passion du sang... Les imprécations, les altercations, les exclamations, interrogations... les plaintes, les gémissements, les malédicitions... les danses, les hymnes, les délires,... Tout à la fois, toutes ensemble, sans identification de personnes... Et les danses, les courses, les bonds... le mouvement... Tout à la fois et ensemble. Jusqu'au silence final. La maîtrise du choeur, son roullement dans un autre souterrain.

La loi du père avait besoin de la féminité – d'un semblant de femme – pour l'emporter sur la passion de la mère, mais encore le plaisir de la femme. Vendront donc toutes formes de musique, non plus le dieur. Sa renaissance sera toujours sa reprise. Bien autrement organisée. Le tout ensemble s'y calcule, s'y somme, s'y impose, s'y accorde, aussi avec les « acteurs » et les instruments », absents du chœur. Qui ne pouvait pas se répéter. La beauté n'y aurait lieu qu'une seule fois. Que la répétition ait eu lieu dans le choeur signifie tout autre chose :

l'impossibilité de l'unité. S'y rechante donc la même chose une deuxième fois. Mais « l'autre » ne s'y sépare pas du même : ne le représente pas, figure pas, reproduit pas l'un(e) et l'autre « disent » le même, et ensemble. Sans être ou sans l'autre, mais les mêmes, et inséparables, et non identifiables dans leur échange, et pourtant au moins deux, cette harmonie n'a plus lieu.

Dans l'harmonie, ça se touche encore, et cet embrasement, qui correspond bien à un état de la nature, laisserait davantage le regard se déployer que, lorsque de son champ, on aura déjà exclu ce visible non discriminable de la contingence naturelle. De l'avoir « surmonté », les formes en seront sans doute plus nettes, plus élégantes, plus « pures », mais elles seront déjà perverties dans l'apparence de spectacles « mensongers ». Consolateurs dans leur beauté, séduisants, apaisants. Mais déportant toujours plus loin de la re-source dionysiaque.

☆

Un tour de plus, et le socratisme se met en place. Méprisant l'apparence pour sa seule beauté, Socrate emploiera pourtant ses formes pour les remplir de sens. Il met l'art au service de la vérité, ce qui est dire qu'il le reprend tel quel en lui donnant une autre théologie que celle, encore sensible, qu'il avait. Il prétend réduire ses voiles corrupteurs dans le sens « propre », sans reconnaître que ces enveloppes mêmes lui tiennent lieu de véhicules (de la vérité). Les formes- idées sont les emprunts d'Apollon, mais sa beauté, certes encore utile à la prophététique, est désormais soumise au Bien. Quelque chose du dionysiaque y a d'ailleurs été repris, ne serait-ce que dans le *pathos* de la mort : le bien suprême. Socrate désirant la mort, y atteignant grâce à un breuvage que lui donnent les citoyens, signifie son appartenance au dionysiaque. C'est, par là, qu'il va lui retirer son pouvoir. Ces contradictions encore déchirantes qu'il portait en lui, sa mort enlève l'hypothèque, soldant la dette de la science vis-à-vis de la mère-nature primitive. La vie de Socrate est encore une tragédie. Mais ce premier et dernier héros théorique ne laisserait à sa postérité que la répétition symbolique de sa/sa

mort ; la mort « pour rire » du philosophe dont le philtre est porté.

Ne plus pouvoir mourir, c'est aussi ne plus pouvoir vivre : au cœur du tragique. Être installé dans des formes définies, qui ne connaissent plus l'enracinement dans le naturel, à tout on ne discerne même plus ce qu'elles en masquent : l'extase théologique redoublant de façon leurrante – mais le faire du leur opère comme annulation – ce qui est peut du devenir de la naissance. Et si Apollon n'est aussi beau que pour faire oublier l'horrible encore découvert par Dionysos, la contemplation du Bien suprême est maintenant un devoir, non pas tellement en tant que consolation avouée, assistance nécessaire pour pallier le terrible de la vie, mais parce que le vrai s'impose comme le principe réglant le voulut bien vivre. Toutes les passions s'ordonnent à cette unique cause, leurs excès, ou leur surplus au vivre selon la vérité, se résoudront dans la possession divine.

Possédé pour possédé, quelle amputation Socrate a-t-il fait subir à l'extase ? Ou que lui a-t-il ajouté ?

Lui a-t-il enlevé l'illusion ? Non, mais il en a modifié l'économie. Le voile de l'apparence est masqué et dérobé au désir plaisir immédiat du beau. Il est utilisé à la reproduction de la vérité. Et il faudra remonter toutes les copies-mimes de celle-ci pour que ce qu'elle avait d'illusoire s'illustre – si quelqu'un nous pouvait encore en être spectateur – dans le translation du philosophe en Dieu. Différé jusqu'à cette ex-altation male, l'illusoire s'y manifestera à l'état « pur », mais dans une jouissance qui échapperait dans l'instant où elle survient au plaisir, et au plaisir, de qui jouit. D'ailleurs, cette extase mortelle. Personne n'en reviendrait. Et aucun n'accepterait que quiconque en revienne, sinon pour le tuer à nouveau.

L'illusion n'a plus droit de cité. Elle n'accompagne plus, également plus la vie. Elle fascine comme un au-delà au bien-vivre qui doit s'expulser, s'expurger, du quotidien. Qu'elle détermine, en dernière instance, les lois de la société ne peut ni ne doit se voir. La belle apparence qui réconforte maintenant du pressentiment d'une fin tragique : la mort, est suspecte et méprisable puisqu'elle rattaché à une vie qui ne vaut que par son retour à l'éternité. Au regard de

NIETZSCHE, FREUD ET LES FEMMES

SP : *Dans Amante marine, j'ai eu l'impression qu'il y avait deux projets, entremêlés étroitement, soit un projet d'écriture, de fiction et un autre projet, plus théorique qui était la déconstruction de la pensée phallogratique. Je voudrais savoir quel était le projet global d'Amante marine ?*

I : En fait *Speculum* mettait en cause la tradition philosophique jusqu'à Hegel. Il me restait à interroger les philosophes qui nous sont proches. De Marx, j'ai commencé à parler dans *Ce sexe qui n'en est pas un* et dans *Speculum*. Je voulais faire à l'origine une espèce de tétralogie qui aurait abordé le problème des quatre éléments : l'eau, l'air, le feu, la terre, appliquée à des philosophes plus proches de nous, et aussi mettre en cause la tradition philosophique, notamment du côté du féminin. Il faut interroger ce qui, dans une tradition socratique, a été refoulé, censuré, oublié de l'élémentaire.

J'ai choisi d'interroger Nietzsche du côté de l'eau parce que c'est le lieu d'interpellation le plus fort, c'est l'élément qui lui fait le plus peur. Dans *Zarathoustra*, on entend sa peur du Déluge. L'eau, c'est aussi ce qui floue les glaces, les miroirs. C'est un pôle, je ne dirais pas opposé, mais un pôle autre par rapport au soleil. Il y a un Heidegger qui est

quasiment fini et qui sera une interrogation du point de vue de l'air. Il y a un Marx mais qui n'est pas fait et je ne sais pas encore si je le ferai, qui aurait été du côté du feu. Ce côté du feu, Marx, pour différencier ce qu'on pourrait appeler l'utilisation technologique, technocratique du feu, disons dans l'industrie, et aussi de ce que serait le feu du côté du désir. Il s'est vite révélé pour moi évident que ce ne pouvait pas être le même type d'écriture que pour Nietzsche et Heidegger. La quatrième partie qui est faite est un fragment amoureux qui pourrait s'appeler «le partage de la terre». *Amante marine* fait donc partie de ce projet. Ce n'est pas un livre sur Nietzsche mais avec Nietzsche qui est pour moi un partenaire amoureux. Pourquoi la différence de tons dans les livres? Elle est d'une certaine façon prescrite par l'œuvre de Nietzsche elle-même. La première partie, c'est une réponse à *Zarathoustra*. Cette espèce de mise en cause du discours de la tradition philosophique par le passage à un autre type de langage, elle existe dans Nietzsche. Est-ce que tu aurais l'idée de dire que *Zarathoustra*, c'est de la fiction? Pour moi, ce n'est absolument pas de la fiction.

SP : *Oui, pour moi Nietzsche, c'est de la fiction.*

I : Je ne crois pas. Est-ce que tu aurais envie de dire que Parménide, Héraclite, c'est de la fiction?

SP : Non.

I : J'ai eu l'impression, moi, qu'avec Nietzsche, il y avait un nouveau langage philosophique par l'écriture, par le travail toujours très serré de l'écriture. Souvent cela avait un rapport avec le langage écritique, c'est-à-dire par le langage, dans la déconstruction du langage, pour en inventer un autre. Nietzsche me faisait en quelque sorte décoller, planer souvent. J'avais l'impression d'être en pleine poésie, cela me rendait parfaitement heureuse. On considérera qu'il y a une pensée philosophique là-dedans.

SP : Ah oui...

I : Il y a une rigueur très importante et si je réagis tant contre le terme de fiction, c'est qu'on oppose la théorie à la fiction et je pense qu'un des gestes à faire aujourd'hui, du point de vue de la pensée, c'est de refuser absolument l'opposition théorie/fiction, refuser l'opposition vérité/art parce que c'est une opposition hiérarchique qui est absolument décisive pour l'établissement de la métaphysique. Elle se met en place chez Platon, etc. On ne la voit pas du tout fonctionner chez les pré-socratiques où on peut dire qu'effectivement la parole est poétique, c'est-à-dire que c'est une parole qui n'est pas l'énoncé de la vérité mais une parole qui fait vérité, qui agit, mais pas du tout dans une hiérarchie fiction/théorie. Je disais que dans la parole de *Zarathoustra*, la parole est beaucoup plus oraculaire, qu'elle se rapproche de certaines paroles pré-socratiques, que de ce qui est

entendu aujourd'hui comme fiction. C'est une façon de défaire certains modes de rapports à la vérité en défaissant certains modes du rapport énonciation/énoncé.

SP : Dans Amante marine, j'avais vu la déconstruction théorique et non seulement un élément de fiction. Je ne voyais pas d'opposition entre les deux, comme on l'a toujours vu, justement pour ne pas me laisser enfermer dans un langage de savoir phallocratique. J'ai l'impression que là-dessus Amante marine poussait très loin cette façon de fonctionner.

I : Pour les femmes justement, l'opposition théorie/fiction n'a rigoureusement pas de sens.

SP : Elles ne les opposent pas...

I : Non, ce qui manifeste un autre rapport au langage, à l'imaginaire, au corporel, au réel. Par exemple, dans certaines interviews en France, il y avait cette question à laquelle je réagis assez fort : « Est-ce que c'est un essai ou est-ce que c'est de la fiction ? » Je refuse cette dichotomie et je refuse cette opposition.

SP : Quand il est question d'un parler-femme, c'est de cela dont il s'agit ?

I : Oui, entre autres choses. Mais il y a eu beaucoup d'éditeurs qui refusaient des livres de femmes jus-

tement parce qu'ils étaient complètement inclassables et notamment par ce biais-là. Est-ce qu'on est dans la fiction, ou dans la théorie ? Ni dans l'un ni dans l'autre. C'est un autre mode de pensée, un autre mode de parole.

SP : Au fond, c'est l'éclatement des genres.

I : Absolument, mais je crois que c'est une question très très importante...

SP : ... qui est historique et qui pèse sur nous.

I : C'est l'éclatement des catégories, de la hiérarchie, c'est effectivement extrêmement subversif. Il m'arrive de continuer à parler sur des tons différents parce que je crois qu'il faut aussi déconstruire et argumenter, mais avec un autre type d'argumentation, par une certaine déconstruction du discours. Tout le texte n'est pas sur le même ton musical — demande un autre ton.

La deuxième partie par exemple est beaucoup plus argumentée, assez difficile je crois, mais d'un type d'argumentation qui n'obéit pas aux impératifs de la maîtrise. Elle est sur le mode, toute différence gardée, de ce qu'on a pu appeler dans la tradition, une théologie négative, c'est-à-dire que pour aborder ce que j'appelle le motif des deux lèvres par exemple, il faut effondrer, déconstruire, retraverser tout un type d'argumentation. Il y a effectivement des philosophes qui me disent : « Mais, je ne

comprends pas ce que ça veut dire. Argumente en argumentation que nous puissions entendre.» Mais à la limite, je ne peux pas. Je peux m'amuser à le faire une fois stratégiquement. Mais le motif exige un certain mode de parole, un autre type d'argumentation qui n'obéit pas aux impératifs logico-aristotéliciens.

SP : Pourquoi Nietzsche et la philosophie ont tant de rapports avec la psychanalyse et la pratique psychanalytique ? Il y a bien sûr cette relation à Nietzsche, d'amour-haine...

I : J'ai envie de te dire que ce mouvement amour-haine, tu l'interprètes en termes d'ambivalence et en termes d'une problématique amoureuse masculine. Ce qui ne veut pas dire que les femmes n'y sont pas prises de temps en temps. Mon mouvement, ce n'est pas celui-là. C'est de dire : «J't'aime mais je ne veux pas être prise dans ton cercle. Essaie d'entendre celle qui est dehors. Je ne veux pas être simplement ton double. Je t'interpelle et je t'appelle de dehors, du dehors de l'éternelle rupture, du dehors de la volonté de puissance. Essaie de m'entendre.» C'est un appel et un refus. Je ne crois pas qu'il faille parler là de haine. C'est un refus d'être captive d'un certain nombre d'apparences ou d'un certain dédale d'apparences où «ça» veut séduire sans que ce soit concerté de sa part et où finalement «ça» m'engloutit. C'est une tentative de marquer une différence, d'où le choix de l'élément marin qui évoque les eaux amniotiques qui

font échec à l'éternel retour. On sait le désir qu'avait Nietzsche d'être mère, et à quel point il souffrait de ne pouvoir l'être. L'élément marin, c'est donc à la fois les eaux amniotiques, le plus profond du marin qui ne peut pas faire simplement apparence et auquel Nietzsche ne fera jamais retour, qui lui échappe à jamais, et c'est aussi il me semble, quelque chose qui figure assez bien la jouissance féminine, y compris dans un mouvement de la mer, d'aller-retour, de flux continu qui me semble assez proche de ma jouissance en tant que femme, complètement étrangère à ce qu'est une économie de l'érection et de la détumescence. Mon mouvement, disons de jouissance féminine, est plus maritime que l'escalade sur la montagne et la descente de la montagne.

SP : Tu crois qu'un parler-femme existe ?

I : J'en ai non seulement l'impression mais l'expérience. Lorsque les femmes sont entre elles, elles ne parlent pas du tout comme en milieu mixte. Ce n'est qu'un élément de réponse.

SP : Et au niveau de l'écriture ? Tu as déjà parlé de fluidité, de pluralité, et tantôt de la non-observance de la dichotomie théorie/fiction...

I : Oui, du fait que dans un parler-femme, il n'y a pas un sujet qui pose devant lui un objet. Il n'y a pas cette double polarité sujet-objet, énonciation/énoncé. Il y a une sorte de va-et-vient continu, du

corps de l'autre à son corps. Je ne crois pas qu'il y ait dans le discours des femmes, à moins que les femmes soient des hommes à part entière, une prétention à l'universel, aux diktats de l'appropriation d'un monde.

SP : Est-ce que ces écritures de femmes ont en général une critique qui leur est appropriée ?

I : Au niveau des media, c'est souvent très mal entendu. Plus c'est proche de la jouissance de la femme, plus ça parle à partir de là, plus c'est mal entendu. Il peut y avoir un refus radical, avec quelque chose d'assez touchant dont je ne comprends rien. Je ne sais pas par quel bout prendre ça. Dans les critiques qu'il y a eu sur *Amante marine*, je trouve des choses assez marrantes. Ce que pourraient en dire certaines femmes, celles qui ne seraient pas complètement dans le pouvoir masculin, sera extraordinairement différent d'une certaine critique où on a vraiment l'impression que le critique ne sait pas quoi dire.

SP : Ça le dérange beaucoup...

I : Oui, parce que ça n'obéit pas à un code existant. Ce qui est admis, prisé par la critique, ce sont les grands reportages, les enquêtes, les récits autobiographiques. Ça, c'est classable, ça marche ou c'est quand même, parce que les femmes en font, de la fiction. Mais quelque chose qui déjoue les catégories !

SP : Dans le discours des media, dès qu'on touche la jouissance, il y a le doigt de l'interdit : on veut bien que vous jouissiez mais ne l'écrivez pas. N'en parlez pas.

I : Surtout si vous êtes une femme ! Parce qu'après tout, dans le marché français, les hommes de la littérature libidinale, ils sont assez prisés. Mais justement, je crois qu'ils ne parlent pas de la même façon. Déjà quand ils en parlent, il y a un certain niveau de maîtrise, un certain niveau de calcul. Il n'y a pas cette chose complètement scandaleuse et subversive pour l'ordre social d'une jouissance qui se parle non pas d'une façon exhibitionniste, ça ferait partie des catégories existantes, mais qui se parle naturellement, naïvement...

SP : ...dans une certaine gratuité peut-être ?

I : Oui, absolument, oui. C'est hors économie.

SP : En fait ta parole, elle est scandaleuse. Elle n'est pas forcément récupérable. C'est ce qui est gênant chez elle. Et là j'en arrive à ton discours sur la psychanalyse. Tu as provoqué. Ainsi Lacan faisait le reproche aux «dames psychanalystes» (comme il les appelle !) (Rires, rires) de ne pas «tout dire» sur la sexualité féminine, de ne pas avoir «fait avancer d'un pas la question». Toi, tu l'as fait avancer, tu as attaqué Freud et tu t'es attiré les foudres de Lacan. Est-ce que des psychanalystes, hommes ou femmes, qui ont été provoqués, ont fait un pas vers toi ?

révolutions doit être pour toi un murmure ! Tu voudras aussi aider : mais seulement ceux dont tu comprends parfaitement la misère parce qu'ils partagent avec toi une seule et unique souffrance et un seul et unique espoir — tes amis : et seulement à la manière dont tu t'aides toi-même : — je veux les rendre plus courageux, plus résistants, plus simples, plus gais ! Je veux leur enseigner ce que si peu comprennent à présent et, moins que tous, ces prédictateurs de pitié : — la co-réjouissance !

339

Vita femina. — Voir les suprêmes beautés d'une œuvre — pour cela, tout le savoir et toute la bonne volonté ne suffisent pas ; il faut les hasards heureux les plus rares pour que se dissipe pour nous le voile de nuages qui enveloppe ces sommets et que le soleil brille sur elles de tous ses feux. Il ne suffit pas que nous nous trouvions juste au bon endroit pour voir ce spectacle : il faut que notre âme même ait dissipé le voile qui enveloppait ses sommets et qu'elle ait besoin d'une expression et d'une image extérieures, comme pour trouver un appui et rester maîtresse d'elle-même. Mais il est si rare que tout cela soit réuni à la fois que je serais tenté de croire que les suprêmes sommets de tout ce qui est bon, que ce soit œuvre, action, homme, nature, ont été jusqu'à présent pour la plupart, et même pour les meilleurs, quelque chose de caché et de voilé : — mais ce qui se dévoile à nous, *se dévoile à nous une seule fois !* — Les Grecs pouvaient bien prier : « Deux et trois fois tout ce qui est beau ! » Ah, ils avaient là une bonne raison d'invoquer les dieux, car la réalité non divine ne nous donne pas du tout le beau, ou bien une seule fois ! Je veux dire que le monde regorge de belles choses, mais qu'il est malgré tout pauvre, très pauvre, en beaux instants et en dévoilements de ces choses. Mais peut-être est-ce là la magie la plus forte de la vie : elle se drape dans un voile brodé d'or de belles possibilités, riche en promesses, rétif, pudique, moqueur, compatissant, séducteur. Oui, la vie est femme !

250

340

Socrate mourant. — J'admire la vaillance et la sagesse de Socrate en tout ce qu'il fit, dit — et ne dit pas. Cet esprit malin et cet ensorceleur d'Athènes, moqueur et amoureux, qui faisait trembler et sangloter les jeunes gens les plus arrogants, ne fut pas seulement le bavard le plus sage qui ait existé : il fut grand également dans le silence. Je voudrais qu'il ait également gardé le silence au dernier instant de sa vie, — peut-être appartiendrait-il alors à un ordre d'esprits encore supérieur. Fut-ce la mort, ou le poison, ou la piété, ou la méchanceté — quelque chose lui délia la langue à cet instant, et il dit : « Oh, Criton, je dois un coq à Asclépios. » Cette « dernière parole » risible et terrifiante signifie pour celui qui a des oreilles : « Oh, Criton, *la vie est une maladie !* » Est-ce possible ! Un homme tel que lui, qui a vécu gaiement et, aux yeux de tous, comme un soldat, — était pessimiste ! Il s'était contenté de faire bonne figure à la vie et avait, toute sa vie, caché son jugement ultime, son sentiment le plus intime ! Socrate, Socrate a *souffert de la vie* ! Et il en a encore tiré vengeance — par cette parole voilée, horrible, pieuse et blasphématoire ! Fallait-il que même un Socrate se venge ? Manquait-il un grain de générosité à sa vertu surabondante ? — Ah, mes amis ! Il nous faut dépasser jusqu'aux Grecs !

341

Le poids le plus lourd. — Et si un jour ou une nuit, un démon se glissait furtivement dans ta plus solitaire solitude et te disait : « Cette vie, telle que tu la vis et l'a vécue, il te faudra la vivre encore une fois et encore d'innombrables fois ; et elle ne comportera rien de nouveau, au contraire, chaque douleur et chaque plaisir et chaque pensée et soupir et tout ce qu'il y a dans ta vie d'indiciblement petit et grand doit pour toi revenir, et tout suivant la même succession et le même enchaînement — et également cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et également cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence est sans cesse renversé, et toi avec lui, poussière des poussières ! » — Ne te jetterais-tu pas par terre en grinçant des dents et en maudissant le démon

251

première espèce de cause est un *quantum* de force accumulée qui attend d'être utilisée de n'importe quelle manière, dans n'importe quel but; la seconde espèce est en revanche quelque chose de tout à fait insignifiant comparé à cette force, un petit hasard la plupart du temps, conformément auquel ce *quantum* se « déclenche » désormais d'une manière unique et déterminée : l'allumette par rapport au baril de poudre. Je mets au nombre de ces petits hasards et allumettes toutes les soi-disant « fins », comme aussi les bien plus soi-disant encore « vocations d'existence » : elles sont relativement gratuites, arbitraires, presque indifférentes par rapport au formidable *quantum* de force qui fait pression, comme on l'a dit, pour être consumé d'une manière quelconque. D'ordinaire, on considère cela de manière différente : on a l'habitude de voir justement dans le but (fins, vocations, etc.) la force de *propulsion*, suivant une erreur vieille comme le monde, — mais il n'est que la force *directive*, on a pris là l'un pour l'autre le pilote et la vapeur. Encore n'est-il pas toujours le pilote, la force directive... Le « but », la « fin » ne sont-ils pas assez souvent un simple prétexte à enjoiver, un simple aveuglement de soi suscité après coup par la vanité qui ne veut pas admettre que le navire *suit* le courant dans lequel il s'est retrouvé par hasard? Qu'il « veut » aller par là parce qu'il — *doit* aller par là? Qu'il a bien une direction, mais absolument pas de — pilote? — Il nous faut encore une critique du concept de « fin ».

361

Du problème du comédien. — Le problème du comédien m'a préoccupé depuis bien longtemps; j'étais dans l'incertitude (et je le suis parfois encore aujourd'hui) quant à la question de savoir si ce n'est pas seulement à partir de là que l'on se rendra maître du dangereux concept d'« artiste » — concept que l'on a traité jusqu'à présent avec une impardonnable bienveillance. La fausseté avec bonne conscience; le plaisir pris à la dissimulation qui jaillit comme puissance, qui met à l'écart le soi-disant « caractère », le submerge, et parfois l'éteint; l'aspiration intérieure à se glisser sous un rôle et un masque, sous une *apparence*; une surabondance de capacités d'adaptation de toutes sortes qui ne savent plus se contenter de servir à l'utilité la plus immédiate et la plus étroite :

282

n'est-ce pas simplement tout cela, le comédien en soi?... Un tel instinct se sera développé avec le plus de facilité dans les familles du bas peuple qui eurent à lutter pour leur vie en subissant les vicissitudes de l'oppression et de la contrainte, dans une profonde dépendance, qui durent se plier docilement aux circonstances, ne cesser de s'organiser de manière nouvelle en fonction des nouvelles situations, se présenter et se disposer sous un jour constamment différent, acquérant progressivement le capacité de tourner au gré de tous les vents comme une girouette, jusqu'à se transformer presque en girouette, en maîtres de cet art incorporé et incarné de l'éternel jeu de cache-cache que l'on appelle, chez les animaux, *mimicry*: jusqu'à ce qu'enfin, toute cette faculté accumulée de génération en génération devienne despotique, irrationnelle, irrépressible, qu'elle apprenne en tant qu'instinct à commander à d'autres instincts et produise le comédien, l'« artiste » (initialement l'histrion, le bonimenteur, le pitre, le bouffon, le clown, et aussi le domestique classique, le Gil Blas : car c'est dans de tels types que l'on trouve la préhistoire de l'artiste et même, assez souvent, du « génie »). Dans des conditions sociales plus élevées aussi, une pression semblable suscite une espèce d'homme semblable : si ce n'est qu'alors, la plupart du temps, l'instinct de comédien est justement encore bridé par un autre instinct, par exemple chez le « diplomate », — je serais d'ailleurs porté à croire qu'un bon diplomate pourrait toujours se permettre de faire également un bon acteur de théâtre, à supposer qu'il puisse justement « se le permettre ». Mais en ce qui concerne les juifs, ce peuple de l'art de l'adaptation *par excellence**, on pourrait voir en eux d'emblée, en suivant le fil de ce raisonnement, une sorte d'institution historique pour l'élevage de comédiens, une véritable pépinière de comédiens; et le moment est sans doute bien choisi pour poser cette question : quel est de nos jours le bon comédien qui *ne soit pas* — juif? Le juif en tant qu'homme de lettres né également, en tant que, de fait, il règne sur la presse européenne, exerce cette puissance qui est la sienne sur la base de sa capacité de comédien : car l'homme de lettres est essentiellement comédien, — il joue en effet l'« expert », l'« homme de métier ». — Enfin, les femmes : que l'on réfléchisse à toute l'histoire des femmes, — ne faut-il pas qu'elles soient avant tout et par-dessus tout des comédiennes? Écoutons les médecins qui ont hypnotisé des jeunes filles; et enfin aimons-les, — laissons-nous « hypnotiser » par elles! Qu'en sortira-t-il toujours? Qu'elles « se donnent un rôle », même lorsqu'elles — se donnent... La femme est tellement artiste...

283

sorte, nous qui nous sommes déjà posé la même question des centaines de fois, nous n'avons pas trouvé et ne trouvons pas de meilleure réponse...

231

Apprendre nous métamorphose, cela fait ce que fait toute alimentation, laquelle ne se borne pas à « conserver » — : comme le physiologiste le sait bien. Mais au fond de nous, tout « en dessous », il y a assurément quelque chose qui se refuse à apprendre, un granit de *fatum* spirituel, de résolution et de réponse pré-déterminées à des questions sélectionnées de manière pré-déterminée. À l'occasion de tout problème cardinal s'exprime un immuable « voilà comment je suis » ; sur l'homme et la femme, par exemple, un penseur ne peut pas réviser ce qu'il a appris, mais seulement pousser son apprentissage à son terme, — seulement découvrir finalement ce qui en lui est « fermement établi » à ce sujet. On résout de bonne heure des problèmes en leur trouvant certaines solutions qui suscitent *en nous* précisément une croyance solide ; peut-être les nommet-on désormais ses « convictions ». Plus tard — on ne voit en elles que des traces menant à la connaissance de soi, des panneaux indicateurs menant au problème que nous *sommes*, — plus précisément à la grande stupidité que nous *sommes*, à notre *fatum* spirituel, à ce tout « en dessous » qui se refuse à apprendre. — Du fait des gentillesses dont je viens de me rendre abondamment coupable à mon propre égard, peut-être m'accordera-t-on déjà plus volontiers d'exprimer quelques vérités sur la « femme en soi » : étant admis que l'on sait d'emblée, désormais, que ce ne sont à coup sûr que — mes vérités. —

232

La femme veut se rendre indépendante : et pour ce, elle commence à éclairer les hommes au sujet de la « femme en soi » — voilà qui fait partie des pires progrès de l'enlaidissement général de l'Europe. Que ne

dévoileront pas, en effet, ces tentatives balourdes de scientificité et de mise à nu de soi-même auxquelles s'essaye la femme ? Elle a tant de raisons d'être pudique ; il y a tant de pédantisme, de superficialité, de maîtresse d'école, de présomption mesquine, de dévergondage et d'immodestie mesquines qui se cachent chez la femme — il n'y a qu'à étudier la manière dont elle se comporte avec les enfants ! —, toutes choses qui jusqu'à présent, au fond, ont été aussi bien réprimées et domptées que possible par la peur de l'homme. Malheur si l'« éternellement ennuyeux féminin » — et la femme n'en manque pas ! — devait se hasarder à sortir ! si elle commence à désapprendre radicalement et principiellement sa sagesse et son art, ceux de la grâce, du jeu, du secret de dissiper les soucis, d'alléger et de prendre les choses avec légèreté, sa subtile adresse à susciter d'agréables désirs ! Aujourd'hui déjà s'élèvent des voix féminines qui, par saint Aristophane !, suscitent l'épouvante, on fait peser la menace d'une explicitation médicale sur ce que la femme *veut* en tout et pour tout de l'homme. N'est-il pas du plus mauvais goût que la femme se mette en devoir de se faire scientifique de cette manière ? Jusqu'à présent, fort heureusement, faire la lumière était une affaire masculine, un don masculin — nous y étions « entre nous » ; et l'on est finalement en droit, face à tout ce que les femmes écrivent sur « la femme », d'entretenir une solide méfiance et de se demander si la femme *veut* — et peut vouloir véritablement faire la lumière sur son compte... Si une femme ne cherche pas ainsi à se procurer une nouvelle *parure* — je suis d'avis que se parer est un trait propre de l'éternel féminin, n'est-ce pas ? — eh bien, c'est qu'elle veut susciter la peur à son égard : — peut-être, ce faisant, veut-elle la domination. Mais elle ne veut pas la vérité : la vérité indiffère la femme ! Il n'y a rien qui soit d'emblée plus étranger, contraire et violemment opposé à la femme que la vérité, — son grand art, c'est le mensonge, sa suprême affaire, c'est l'apparence et la beauté. Reconnaissions-le, nous, les hommes : ce sont précisément *cet* art et *cet* instinct que nous honorons et aimons chez la femme : nous qui avons la vie dure et qui, pour trouver un peu d'allégement, aimons la compagnie d'êtres sous les mains, les regards et les délicates folies de qui notre sérieux, notre gravité et notre profondeur nous paraissent presque une folie. Pour finir, je pose cette question : y eut-il jamais une femme pour accorder de la profondeur à une tête féminine, de la justice à un cœur féminin ? Et n'est-il pas vrai qu'au total, c'est la femme qui a jusqu'à présent le plus méprisé « la femme » — et absolument pas nous ? — Nous, hommes, nous souhaitons que la femme ne continue

pas à se compromettre en faisant la lumière : de même, ce fut par sollicitude masculine et égard pour la femme que l'Église décréta : *mulier taceat in ecclesia!* Ce fut pour le bien de la femme que Napoléon fit comprendre à la trop diserte Mme de Staël : *mulier taceat in politicis!* — et c'est à mon avis un ami des femmes authentique que celui qui lance aujourd'hui à ces dames : *mulier taceat de muliere!*

233

Lorsqu'une femme invoque Mme Roland ou Mme de Staël ou M. George Sand comme si cela prouvait quelque chose *en faveur* de la « femme en soi » — cela trahit la corruption des instincts — sans compter le fait que cela trahit du mauvais goût. Parmi les hommes, celles que l'on vient de nommer sont les trois femmes *comiques* en soi — rien de plus ! — et justement les meilleures *contre-arguments*, involontaires, à l'encontre de l'émancipation et de l'autorité de la femme.

234

La stupidité en cuisine; la femme, cuisinière; l'irréflexion terrifiante avec laquelle on s'occupe de l'alimentation de la famille et du maître de maison! La femme ne comprend pas ce que signifie la nourriture : et elle veut être cuisinière! Si la femme était une créature pensante, elle aurait dû à coup sûr découvrir, elle qui est cuisinière depuis des millénaires, les plus grands faits de la physiologie, et s'approprier l'art médical! Ce sont les mauvaises cuisinières — c'est le complet manque de raison en cuisine qui a retardé le plus longtemps le développement de l'homme, qui lui a été le plus lourdement préjudiciable : il n'en va guère mieux aujourd'hui encore. Cela dit à l'adresse des demoiselles dont on soigne l'éducation.

776

235

Il y a des tournures et des traits d'esprit, il y a des sentences, une simple poignée de mots, où se cristallise soudain toute une culture, toute une société. Cette parole incidente de Mme de Lambert à son fils est du nombre : « *mon ami, ne vous permettez jamais que des folies qui vous feront grand plaisir** » : — la parole la plus maternelle et la plus intelligente, au passage, que l'on ait jamais adressée à un fils.

236

Ce que Dante et Goethe ont cru au sujet de la femme — le premier en chantant « *ella guardava suso, ed io in lei* », le second en le traduisant sous la forme « l'éternel féminin nous tire vers le haut » — : il ne fait pas de doute pour moi que toute femme de quelque noblesse se défendra de le croire, car c'est justement *ce qu'elle pense* de l'éternel masculin...

237

Sept petites maximes sur la femme

Comme s'envole le plus ferme ennui, si un homme rampe à nos pieds!

*
Âge, hélas, et science, apportent aussi quelque force à la faible vertu.

*
Robe noire et discrétion sont pour toute femme — la plus judicieuse des toilettes.

*
Qui je remercie de ma bonne fortune? Dieu! — et ma couturière.

*
Jeune : grotte fleurie. Vieille : il en sort un dragon.

777

COMMENT LE « MONDE-VÉRITÉ » DEVINT ENFIN UNE FABLE

Histoire d'une erreur

1

Le « monde-vérité », accessible au sage, au religieux, au vertueux, — il vit en lui, *il est lui-même* ce monde.

(La forme la plus ancienne de l'idée, relativement intelligente, simple, convaincante. Périphrase de la proposition : « Moi Platon, je suis la vérité. »)

2

Le « monde-vérité », inaccessible pour le moment, mais permis au sage, au religieux, au vertueux (« pour le pécheur qui fait pénitence »).

(Progrès de l'idée : elle devient plus fine, plus insidieuse, plus insaisissable, — *elle devient femme*, elle devient chrétienne...)

3

Le « monde-vérité », inaccessible, indémontrable, que l'on ne peut pas promettre, mais, même s'il n'est qu'imaginé, une consolation, un impératif.

(L'ancien soleil au fond, mais obscurci par le brouillard et le doute; l'idée devenue pâle, nordique, kœnigsbergienne.)

4

Le « monde-vérité » — inaccessible ? En tous les cas pas encore atteint. Donc *inconnu*. C'est pourquoi il ne console ni ne sauve plus, il n'oblige plus à rien : comment une chose inconnue pourrait-elle nous obliger à quelque chose ?...

(Aube grise. Premier bâillement de la raison. Chant du coq du positivisme.)

5

Le « monde-vérité » — une idée qui ne sert plus de rien, qui n'oblige même plus à rien, — une idée devenue inutile et superflue, *par conséquent*, une idée réfutée : supprimons-la !

(Journée claire; premier déjeuner; retour du *bon sens* et de la gaieté; Platon rougit de honte et tous les esprits libres font un vacarme du diable.)

6

Le « monde-vérité », nous l'avons aboli : quel monde nous est resté ? Le monde des apparences peut-être ?... Mais non ! *avec le monde-vérité nous avons aussi aboli le monde des apparences* !

Midi ; moment de l'ombre la plus courte ; fin de l'erreur la plus longue ; point culminant de l'humanité ; INCIPIT ZARATHOUSTRA.

yourself: I want to make them braver, more persevering, simpler, more full of gaiety. I want to teach them what is today understood by so few, least of all by these preachers of compassion (*Mitleiden*): to share not pain, but joy (*Mitfreude*)!

339

*Vita femina.*²⁸ – Not even all knowledge and all good will suffice for seeing the ultimate beauties of a work; it requires the rarest of lucky accidents for the clouds that veil the peaks to lift for us momentarily and for the sun to shine on them. Not only must we stand in just the right spot to see this, but our own soul, too, must itself have pulled the veil from its heights and must have been in need of some external expression and parable, as if it needed a hold in order to retain control of itself. But so rarely does all of this coincide that I am inclined to believe that the highest peaks of everything good, be it work, deed, humanity, or nature, have so far remained hidden and covered from the majority and even from the best. But what does unveil itself for us *unveils itself for us only once!* The Greeks, to be sure, prayed: ‘Everything beautiful twice and thrice!’²⁹ Indeed, they had good reason to summon the gods, for ungodly reality gives us the beautiful either never or only once! I mean to say that the world is brimming with beautiful things but nevertheless poor, very poor in beautiful moments and in the unveilings of those things. But perhaps that is the strongest magic of life: it is covered by a veil of beautiful possibilities, woven with threads of gold – promising, resisting, bashful, mocking, compassionate, and seductive. Yes, life is a woman!

340

*The dying Socrates.*³⁰ – I admire the courage and wisdom of Socrates in everything he did, said – and did not say. This mocking, love-sick monster and pied piper of Athens, who made the most audacious youths of Athens tremble and sob, was not only the wisest chatterer of all time; he was equally great in silence. I wish he had remained silent also in

²⁸ ‘Life – a woman’

²⁹ Plato, *Gorgias* 498e and *Philebus* 59e–60a

³⁰ See also above, § 36, p. 54.

solitude, crawl into caves, become *wise*. . . What? Wisdom as a hiding place in which the philosopher hides himself from – spirit?

360

Two kinds of causes that are often confused. – This seems to me to be one of my most essential steps forward: I learned to distinguish the cause of acting from the cause of acting in a certain way, in a certain direction, with a certain goal. The first kind of cause is a quantum of dammed-up energy waiting to be used somehow, for something; the second kind, by contrast, is something quite insignificant, mostly a small accident in accordance with which this quantum ‘discharges’ itself in one particular way: the match versus the powder keg. Among these small accidents and matches I consider all so-called ‘purposes’ as well as the even more so-called ‘vocations’: they are relatively random, arbitrary, nearly indifferent in relation to the enormous force of energy that presses on, as I said, to be used up somehow. The usual view is different: one is used to seeing the *driving* force precisely in the goals (purposes, professions, etc.), in keeping with a very ancient error; but it is only the *directing* force – one has mistaken the helmsman for the stream. And not even always the helmsman, the driving force. . . Is the ‘goal’, the ‘purpose’, not often enough a beautifying pretext, a self-deception of vanity after the fact that does not want to acknowledge that the ship is *following* the current into which it has entered accidentally? That it ‘wills’ to go that way *because it – must*? That it certainly has a direction but – no helmsman whatsoever? We still need a critique of the concept of ‘purpose’.

361

On the problem of the actor. – The problem of the actor has troubled me for a very long time; I was unsure (and still sometimes am) whether it is only from this angle that one can approach the dangerous concept of the ‘artist’ – a concept that has heretofore been treated with unpardonable generosity. Falseness with a good conscience; the delight in pretence erupting as a power that pushes aside, floods, and at times extinguishes one’s so-called ‘character’; the inner longing for a role and mask, for an *appearance* (*Schein*); an excess of capacities for all kinds of adaptation

that can no longer be satisfied in the service of the nearest, most narrowly construed utility – perhaps all of this is distinctive not *only* of the actor? Such an instinct will have developed most easily in lower-class families who had to survive under fluctuating pressures and coercions, in deep dependency; who had nimbly to cut their coats according to their cloth, always readapting to new circumstances, always having to act and pose differently until they slowly learned to turn their coats with *every* wind and thus almost turned into coats themselves – and masters of an art which they have fully assimilated so that it is an integral part of themselves, that art of perpetually playing at self-concealment which in animals we call mimicry – until finally this capacity, accumulated from generation to generation, becomes domineering, unreasonable, intractable, an instinct that learns to command other instincts and produces the actor, the ‘artist’ (the buffoon, the teller of lies, the fool, the jester, the clown primarily, but also the classical servant, Gil Blas;³⁴ for it is in such types that we find the pre-history of the artist and often enough even of ‘genius’). In more elevated social conditions, too, a similar human type develops under similar pressures; only here, the histrionic instinct is usually just barely kept in check by another instinct, as in the case of ‘diplomats’. Incidentally, I would think that a good diplomat would be free at any time to become a good actor – provided, of course, that he were ‘free’ to do this. But as for the *Jews*, that people possessing the art of adaptability par excellence, one might, according to this train of thought, immediately see in them a world-historical organization for the cultivation of actors, a veritable breeding ground for actors; and indeed it is really high time to ask: what good actor today is *not* – a Jew? Also the Jew as a born literary man, as the true master of the European press, exercises this power by virtue of his histrionic ability, for the literary man is essentially an actor: he plays the ‘expert’, the ‘specialist’. Finally, *women*: consider the whole history of women – *mustn’t* they be actresses first and foremost? Listen to doctors who have hypnotized womenfolk; finally, love them – let yourself be ‘hypnotized’ by them! What is always the result? That they try to be ‘taken for something’ even when they are being taken. . . Woman is so artistic. . .

³⁴ See above, Book II, footnote 9, p. 78.

start to be called “convictions.” Later – they come to be seen as only footsteps to self-knowledge, signposts to the problems that we *are*, – or, more accurately, to the great stupidity that we are, to our spiritual *fatum*, to that thing “at the very bottom” that *will not learn*. – On account of the abundant civility that I have just extended to myself, I will perhaps be more readily allowed to pronounce a few truths about the “woman *an sich*”:¹⁶ assuming that people now know from the outset the extent to which these are only – *my* truths. –

232

Women want to become independent, so they are beginning to enlighten men about the “woman *an sich*” – this is one of the worst developments in Europe’s general trend towards *increasing ugliness*. Just imagine what these clumsy attempts at female scientificity and self-disclosure will bring to light! Women have so much cause for shame; they contain so much that is pedantic, superficial, and schoolmarmish as well as narrowmindedly arrogant, presumptuous, and lacking in restraint (just think about their interactions with children!), all of which has been most successfully restrained and kept under control by their *fear* of men. Look out when the “eternal tedium of woman” (which they all have in abundance!) first dares to emerge! When, on principle, they start completely forgetting their discretion and their art – of grace, play, chasing-all-cares-away, of making things easier and taking them lightly, as well as their subtle skill at pleasant desires! Even now, female voices are becoming heard which – holy Aristophanes! – are terrifying, and threaten with medicinal clarity what, in the first and last instance, women *want* from men. Isn’t it in the very worst taste when women prepare to be scientific like this? Fortunately, enlightenment had been a man’s business, a man’s talent until now – as such, we could remain “among ourselves.” And with respect to everything that women write about “woman,” we can ultimately reserve a healthy doubt as to whether women really want – and are *able* to want – to provide enlightenment about themselves . . . If this is not really all about some woman trying to find a new piece of *finery* for herself (and isn’t dressing up a part of the Eternal Feminine?), well then, she wants to inspire fear of

¹⁶ In German: *das “Weib an sich.”* The term “*an sich*” means “in itself,” as in Kant’s *Ding an sich* (thing in itself). I have left the term in German because any English rendering is clumsy, and the German retains both the gender neutrality and the philosophical connotations of the term.

herself: – perhaps in order to dominate. But she *does not* want truth: what does truth matter for a woman! Nothing is so utterly foreign, unfavorable, hostile for women from the very start than truth, – their great art is in lying, their highest concern is appearance and beauty. Let us admit that we men love and honor precisely *this* art and *this* instinct in women: we have a rough time of it, and gladly seek relief by attaching ourselves to a being in whose hands, eyes, and gentle stupidities our seriousness, our gravity, and profundity look almost stupid to us. Finally, I will pose the question: has a woman herself ever acknowledged a female mind as profound or a female heart as just? And isn't it true that, judging overall, "woman" has historically been most despised by women themselves – and not by us at all? – We men wish that women would stop compromising themselves through enlightenment: just as male care and protection of women were at work when the church decreed: *mulier taceat in ecclesia!*¹⁷ It was for women's own good, when Napoleon gave the all-too-eloquent Madame de Staël to understand: *mulier taceat in politicis!*¹⁸ – and I think that it is a true friend of the ladies who calls to them today: *mulier taceat de muliere!*¹⁹

233

It shows corruption of the instincts – even apart from the fact that it shows bad taste – when a woman refers specifically to Madame Roland or Madame de Staël or Monsieur Georges Sand, as if that proved something in *favor* of the "woman *an sich.*" Men consider these the three *comical* women *an sich* – nothing else! – and precisely the best involuntary *counter-arguments* against emancipation and female self-determination.

234

Stupidity in the kitchen; woman as cook; the spine-chilling thoughtlessness in the feeding of the family and the head of the house! Women do not understand what food *means*: and yet want to cook! If woman were a thoughtful creature, then the fact that she has been the cook for thousands of years would surely have led her to discover the greatest physiological facts, and at the same time make the art of medicine her own! Bad cooking

¹⁷ "Woman should be silent in church."

¹⁸ "Woman should be silent about politics."

¹⁹ "Woman should be silent about woman."

HOW THE ‘TRUE WORLD’ FINALLY BECAME A FABLE

The history of an error

- 1 The true world attainable for a man who is wise, pious, virtuous, – he lives in it, *he is it*. (Oldest form of the idea, relatively coherent, simple, convincing. Paraphrase of the proposition ‘I, Plato, *am* the truth.’)
- 2 The true world, unattainable for now, but promised to the man who is wise, pious, virtuous (‘to the sinner who repents’). (Progress of the idea: it gets trickier, more subtle, less comprehensible, – *it becomes female*, it becomes Christian . . .)
- 3 The true world, unattainable, unprovable, unpromisable, but the very thought of it a consolation, an obligation, an imperative. (Basically the old sun but through fog and scepticism; the idea become elusive, pale, Nordic, Königsbergian.¹⁵)
- 4 The true world – unattainable? At any rate, unattained. And as unattained also *unknown*. Consequently not consoling, redeeming, obligating either: how could we have obligations to something unknown? . . . (Gray morning. First yawn of reason. Cockcrow of positivism.)
- 5 The ‘true world’ – an idea that is of no further use, not even as an obligation, – now an obsolete, superfluous idea, *consequently* a refuted idea: let’s get rid of it! (Bright day; breakfast; return of *bon sens*¹⁶ and cheerfulness; Plato blushes in shame; pandemonium of all free spirits.)
- 6 The true world is gone: which world is left? The illusory one, perhaps? . . . But no! *we got rid of the illusory world along with the true one!* (Noon; moment of shortest shadow; end of longest error; high point of humanity; INCIPIT ZARATHUSTRA.¹⁷)

MORALITY AS ANTI-NATURE

I

All passions go through a phase where they are just a disaster, where they drag their victim down with the weight of their stupidity – and

¹⁵ Königsberg is the Prussian city where Kant lived.

¹⁶ Good sense.

¹⁷ Zarathustra begins.